

UNE

CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
**DÉMÉNAGEMENT
SANS MÉNAGEMENTS**

DÉMÉNAGEMENT SANS MÉNAGEMENTS

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005
LES JAPONAIS, 2004
L'AUTEUR DE POLARS, 2005
CRUELLE TÉLÉ, 2005
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007
ADIEU LES PAUVRES, 2007
DU CARNAGE À LA UNE, 2007
BREF MARIAGE, 2007
AU CIRQUE LES ORPHELINS, 2008
L'EXAMEN DE CONDUITE, 2008
SHOPPING SANGLANT, 2008
ESPION ES-TU LÀ ?, 2008
SAMBA MAUDITE, 2009

Raphaël Majan



UN
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

DÉMÉNAGEMENT SANS MÉNAGEMENTS

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallace, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-320-3
www.pol-editeur.fr

La culotte, la culotte

Dimanche 24 février 2008, Wallance est réveillé en pleine nuit par un coup de sonnette continu. C'est bien dimanche puisqu'il allume sa lampe de chevet pour déterminer l'heure et qu'il voit minuit et demi. Il s'est couché tôt parce qu'il doit être à huit heures boulevard Davout, au coin de la rue d'Avron, métro Porte-de-Montreuil, pour aider les Lavraut à déménager. Déjà que ça l'ennuie s'il est en pleine forme, il imagine le calvaire que ce sera s'il doit y arriver après une mauvaise nuit. D'autant que c'est par pure générosité forcée qu'il a accepté cette

8 DÉMÉNAGEMENT SANS MÉNAGEMENTS

mission, Martine, la femme de son fidèle collaborateur et la mère d'Anne qu'il considère, arguments à l'appui, comme sa propre fille génétique, Martine ayant mis en balance le droit de visite implicite du commissaire auprès de la gamine. Quoi qu'il en soit, toutes ces complications à venir s'effacent devant la complication présente. Abruti, il ne trouve pas sa robe de chambre qui ne peut pourtant pas être bien loin et se dirige en pyjama et pantoufles vers le judas de sa porte d'entrée afin de déterminer qui provoque ce vacarme pour mieux le faire cesser, ne souhaitant pas que des voisins se mêlent quoique, par ses propres activités, le renouvellement des habitants de son immeuble s'opère à un rythme accéléré¹.

Il regarde. C'est justement Martine. Il ouvre.

– Eh bien, commissaire Liberty, avec le sommeil que vous avez, les assassins peuvent dormir tranquilles, dit-elle.

Rien de plus injuste que cette remarque qui ne nécessite en outre pas qu'on le tanne au milieu de

1. Voir *Les Copropriétaires*.

la nuit pour la lui faire subir. Lui qui est prêt à tuer n'importe qui, à arrêter n'importe qui afin que la sécurité s'abatte sur le pays comme une chape de plumes.

– Quoi? dit-il.

– Mon Dieu, votre pyjama est trop moche, enlevez-moi ça vite fait, dit Martine. Et ils connaissent vos pantoufles, au commissariat? Tout le monde doit se moquer de vous. Ça va trop faire rire Louis.

Il ne s'inquiète pas que Lavraut, avec le sens de la hiérarchie qu'il a, ne sera pas sensible à un humour égratignant un supérieur, n'empêche que rien ne justifie une telle conversation à une telle heure en un tel lieu, c'est-à-dire dans son appartement privé.

– Enlevez-moi ça, insiste Martine en lui baissant son pantalon de pyjama. Allez, un peu de liberté, commissaire Liberty.

À cause de l'homonymie qui, orthographiquement parlant, ne saute pas aux yeux entre son patronyme et le titre du fameux western de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance*, on appelle Wallace commissaire Liberty, ce qui l'agace sans que, par crainte de manquer d'esprit ou de respect à un

supérieur quand c'est le divisionnaire Gou qui l'emploie, il n'ait d'autre solution que de faire contre mauvais humour bon rire. Martine, pour sa part, utilise aussi ce nom qui lui permet d'éviter « mon chéri » ou autre formule de ce genre qui ferait mauvais effet devant Lavraut, lequel ne se doute évidemment pas que son supérieur et sa femme adorés ont des relations qu'il n'adorerait pas. Pour tout dire, Wallance ne demanderait pas mieux que de rester fidèle à Lavraut en s'éloignant de sa femme mais Martine voit les choses autrement. En outre, ce que le commissaire supporte le mieux dans son surnom détesté est son lien avec la liberté, qu'il prétend en effet défendre en défendant la sécurité de tous à son originale manière. Mais si même ce sens est détourné vers une connotation libertaire concernant les mœurs, alors pas du tout, qu'on l'appelle Wallance et point final. Et, encore une fois, pourquoi mettre ça sur le tapis à presque une heure du matin, un jour de déménagement ?

Quelle liberté a-t-on au milieu de la nuit, le pantalon de pyjama sur les pantoufles, face à une femme déjà pieds nus et en soutien-gorge ?

– Mais Lavraut ne va pas s'inquiéter? dit Wallance avec ce talent des non-amoureux à chercher la petite bête quand la passion menace de frapper.

– Ce n'est pas votre affaire, commissaire Liberty, dit Martine à qui il ne reste plus que sa petite culotte.

– Quand même, dit Wallance, pensant à ce que seront ses relations de travail si ça tourne mal avec son plus fidèle collaborateur.

– Louis ne devinera jamais où ma culotte aura passé la nuit, dit Martine en la plaçant sous l'oreiller de Wallance. Et maintenant, plus de Louis par-ci ou Louis par-là, au travail, commissaire Liberty.

La situation lui paraît étrange, Lavraut, avant-hier encore, répétant comme sa femme était excitée à l'idée que c'étaient les dernières nuits qu'ils passaient ensemble dans l'appartement avant le déménagement. Personne ne pouvait supposer comment tournerait cette excitation. Mais bon, Wallance s'y met. Si on lui avait demandé s'il préférerait dormir seul, bien sûr qu'il aurait répondu oui, à moins qu'on lui ait proposé Nathalie Mali-

corne mais sa subordonnée guadeloupéenne n'a aucun rôle dans la transaction actuelle. D'accord, on ne lui a rien demandé du tout mais, maintenant qu'il est réveillé, que Martine est là toute nue, qu'il n'a rien à faire que le minimum syndical auquel les hommes sont astreints dans l'exercice de leur virilité, pourquoi pas ? Ce n'est pas comme avoir eu à draguer, organiser des stratagèmes, prendre garde à des amours-propres mal placés. Là, la femme nue vient chez lui, pas au moment idéal, certes, mais on sait comme les coïts nécessitent souvent de décaler les horaires pour pleinement s'épanouir.

– Eh bien, ça prend forme, commissaire Liberty, dit Martine après s'être démenée six minutes, les cinq premières minutes trente en vain.

– On dirait, dit Wallance qui tient à garder la place de l'homme qui décide.

On l'accuse souvent d'être misogyne et il trouve ces remarques calomnieuses, il ne voudrait toutefois pas être considéré comme un objet si ça lui est égal que sa partenaire le soit. En outre, il ne tient pas non plus à donner prise à ces ragots sur son homosexualité courant depuis que le jeune Kevin

Rocamadour, fière de la sienne, le poursuit d'assiduités à la fois flatteuses et humiliantes.

– Peut-être bien que je ne vais pas garder tout ça pour moi, ajoute-t-il pour montrer qui commande et qui est généreux, ce que, habituellement, on ne met pas son honneur à tâcher de manifester simultanément.

– Ne faites pas votre commissaire Liberty, commissaire Liberty, dit Martine en le saisissant par la solide excroissance ne pendant enfin plus entre les cuisses de Wallance et l'introduisant entre les siennes propres.

– Ça n'a pas traîné, dit le commissaire trois minutes quarante-cinq secondes plus tard.

En vérité, c'est une vantardise. Il veut dire qu'il n'a pas perdu son temps et qu'il peut se rendormir en toute bonne conscience.

Martine le prend différemment.

– Encore un peu, dit-elle.

– Encore, encore, c'est bien les femmes, dit Wallance.

– Mais oui, justement je suis une femme, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Ça vous

dégoûte? Vous n'aimez plus qu'avec Kevin et ses copains? dit Martine, utilisant l'infâme rumeur à son profit.

– Ça me dégoûte? dit-il. Alors ça.

Et, pour argumenter, comme une preuve, il retire son sexe de l'orifice puis le préservatif de son sexe, comme si le voir tout plein était la preuve impareable de son hétérosexualité bien vécue et exclusive.

– Votre tête, commissaire Liberty, dit Martine en la lui saisissant et en l'enfouissant dans le lieu que son pénis vient de quitter.

C'est au tour de Wallance de se démener. Il donne des coups de langue à tout va, pressé de pouvoir se rendormir et moins excité maintenant que la capote recèle la preuve de son excitation de naguère. Il a le sentiment qu'il va avoir une crampe de la langue, il est flasque, il s'échine, il s'ennuie, partagé entre le silence de Martine qu'il aimerait voir plus expressive comme signe qu'on approche de la délivrance et le vacarme qu'elle est fichue de faire, alertant les voisins à pas d'heure et compromettant sa respectabilité dans l'immeuble. Quand

elle retrouve le silence après le vacarme, il est deux heures du matin. Ça promet, le déménagement de huit heures.

D'autant que Martine ne fait pas le moins du monde mine de se rhabiller. Une fois que la question de l'amour est réglée et qu'on aurait pu espérer que la vie allait reprendre logiquement, voici que c'est la psychologie qui a droit de cité, toutes ces notions qui ne sont pas la spécialité de Wallace. Pourquoi Martine ne s'intéresse-t-elle pas prioritairement au sommeil? Ça n'aurait rien d'abracadabrant, le thème unissant habituellement des milliards d'êtres humains, la nuit.

Elle commence à parler tout en le caressant, ce qui le hérisse. Du moins se rassure-t-il en constatant qu'il a bien fermé la fenêtre, cette fois-ci, et que cette fornication ne tournera pas au rhume, comme quand il devait être prestigieusement décoré et que son nez coulant (ainsi que d'autres catastrophes, il est vrai) lui avait un peu gâché la cérémonie¹.

1. Voir *La Légion d'honneur*.

– C’est plus fort que moi, je ne pouvais pas rester à la maison, commence Martine. Après toutes ces nuits que j’y ai passées, il y avait trop de pression sur la dernière. Je suis tellement sensible. Je l’ai dit à Louis, il a parfaitement compris. Vous ne répondez pas, commissaire Liberty ?

Si Wallance écoutait mieux, il pourrait rétorquer qu’il aurait été bien en mal de répondre puisqu’il n’y avait pas de question mais il avait les yeux fermés et l’esprit braqué sur son sommeil éventuel.

– Hein, se contente-t-il de dire.

Il ferait bien appel à sa si commode surdité derrière laquelle se cache sa distraction s’il ne se souvenait que c’est justement en partie pour avoir appuyé sur ce point il y a quelques années qu’il se retrouve pris aujourd’hui dans cet imbroglio sentimental, sexuel et en l’occurrence insomniaque¹.

– J’avais envie de marcher. Ce soir, c’était comme un adieu, entre nous, commissaire Liberty. Quand je serai installée dans le nouvel appartement, il ne faudra plus compter me voir, dit Martine comme

1. Voir *Chez l’oto-rhino*.

si c'était à sa propre insistance que Wallance devait le surgissement de son amante cette nuit.

Et cependant, autant Martine le dérange en cette occasion, autant la perspective qu'elle ne le dérange plus jamais n'est pas affriolante.

– Allons bon, dit-il.

– Eh oui, de ce jour date une ère nouvelle dans mon existence, dit Martine. Il faudra vous y faire, commissaire Liberty.

– Mais pas du tout, dit-il.

– Pas du tout quoi ? dit-elle. J'ai bien le droit de commander à mes sentiments et à mes actes. Ceci est mon corps, commissaire Liberty, dit-elle en appuyant sur le possessif alors qu'elle vient d'offrir le substantif que personne ne lui réclamait.

– Amen, dit Wallance pour qui les mots à connotation religieuse sont toujours appropriés quand il s'agit de marquer le deuil, fût-ce celui d'un péché.

– Et puis pour les enfants, dit Martine. Non seulement elles auront une nouvelle maison mais elles auront une nouvelle mère, toute pure et aimante. Je ne veux pas que, plus tard, Charlotte, Emily ni même Anne puissent me reprocher quoi que ce soit.

Le « ni même » frappe douloureusement Wallance, sa fille semblant immanquablement la parente pauvre de la famille, dite idiote et affreuse par tout le monde sauf lui.

– Anne est un bijou, dit-il. Il faudrait juste qu'on lui apprenne à moins pleurer et à crier moins fort, concède-t-il, ne pouvant se battre sur l'évidence que chacun remarque en une seconde mais, les considérations psychologiques étant moins têtues que les faits, espérant pouvoir se rabattre sur celles-là.

– Une perle comme ça, je n'en voudrais pas un collier, dit Martine qui a effectivement besoin de changer rapidement du tout au tout si elle veut apparaître aux yeux du commissaire et de leur fille commune comme un parangon d'amour maternel. Bon, on dort un peu et j'y vais. Je mets le réveil de mon portable à six heures.

À six heures, il sonne.

– Eh bien, vous n'êtes guère galant, dit Martine sous prétexte que Wallance ne se réveille pas d'un pouce, demeurant allongé immobile dans son lit trop petit pour deux. C'est de la misogynie ou je ne m'y connais pas.

Il se lève pour éviter que perdure une interprétation fallacieuse dans l'esprit de sa désormais ex-amante, si elle tient sa résolution.

– Où est ma culotte ? dit Martine qui essaie de se réveiller.

– Mais pas du tout, dit Wallance tout craintif, craignant dans son hébétude qu'elle l'accuse par cette phrase de l'avoir volée tel un fétichiste, cette culotte dont il se fiche comme de la première sienne.

– Sous votre oreiller, naturellement, commissaire Liberty. J'aurais dû m'en douter.

– Mais oui, c'était le dernier endroit où la mettre, dit Wallance, retrouvant son ton désagréable au fur et à mesure qu'il est plus éveillé et que la perspective de se rendormir disparaît. Personne ne range sa culotte sous son oreiller, ça ne se fait pas du tout.

– Oh, vous n'allez pas être maniaque, en plus, commissaire Liberty, dit Martine.

« En plus de quoi ? » notera Wallance dans un de ses carnets privés parvenu en ma possession.

Le degré zéro de la partouze

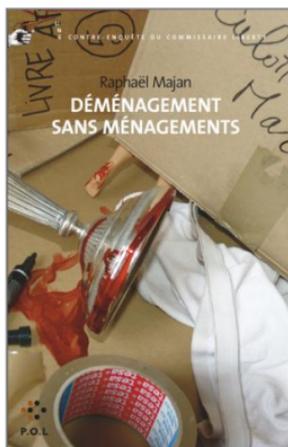
L'idée de Martine est d'arriver boulevard Davout au moins quelques minutes avant huit heures, seule, et d'expliquer à Lavraut et aux filles qu'elle a marché toute la nuit, pensant à sa vie d'avant dont ce déménagement sonne le glas et aussi à la nouvelle qui, en gros, sera comme celle d'avant en mieux. Cette preuve d'optimisme dès le matin devrait offrir à tous une bonne journée.

Toutefois, elle n'est encore rhabillée que de sa culotte qu'on sonne de nouveau à la porte.

Il est six heures et demie. Wallance est exaspéré qu'on ne respecte même pas le dimanche. Martine,

Photo de couverture : Antonin Louchard
Conception graphique : Véronique Puvilland
Achevé d'imprimer sur Roto-Page en avril 2009
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2103
N° d'édition : 167783
N° d'imprimeur : 09XXXX
Dépôt légal : mai 2009

Imprimé en France



Raphaël Majan
**Déménagement
sans ménagements**

Cette édition électronique du livre
Déménagement sans ménagements de RAPHAËL MAJAN
a été réalisée le 17 juin 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2009 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782846823203)

Code Sodis : N43860 - ISBN : 9782818003619

Numéro d'édition : 167783